De La Vaissière Étienne,
Samarcande et Samarra.
Élites d'Asie centrale dans l'Empire abbasside.

Paris, Association pour l'avancement des Études iraniennes (*Cahiers de Studia Iranica* 35), 310 p., bibliographie, carte, 11 fig. index.
ISBN : 978-2910640217

Depuis quelques années, une nouvelle génération de chercheurs s'attache à renouveler l'historiographie des premiers siècles de l'islam. Héritière des grands défricheurs que furent, pour l'Asie centrale, Vasili Vladimirovich Barthold (m. 1930) ou même Hamilton A. R. Gibb (m. 1971) [1], elle avance progressivement vers une « histoire à parts égales » qui invite en permanence à une salutaire confrontation des regards [2]. Cette confrontation est au cœur de la démarche d'Étienne de La Vaissière dans *Samarcande et Samarra*, ouvrage d'autant plus ambitieux qu'il traite d'une question très largement débattue : l'origine de l'institution mamelouke. À vrai dire, le projet de l'auteur est double : revenir certes sur cette question, mais aussi réévaluer le poids de l'élément centre-asiatique dans l'islam. Pour cela, il procède à une lecture/relecture très fine de sources archéologiques et historiques (chinoises, arabes, persanes et sogdiennes), certes pour la plupart déjà connues et traduites, mais rarement mises en parallèle, recoupées et comparées. De nombreux extraits sont d'ailleurs reproduits au fil de l'ouvrage, dans la langue originale, en transcription et en traduction [3].

Deux parties équilibrées structurent ce livre tout aussi important que foisonnant, qui constitue, en quelque sorte, le prolongement des réflexions de Fukuzo Amabe [4] et surtout de Matthew Gordon dans *The Breaking of a Thousand Swords. A History of the Turkish Military of Samarra (A. H. 200-275/815-889 C. E.)*, paru en 2001 et dont *Samarcande et Samarra* devait « être au départ un simple compte-rendu » (p. 9).

La première partie (p. 15-138) est consacrée aux « Institutions militaires d'Asie centrale », la seconde (p. 139-267) aux « Sogdiens et Turcs à Samarra ». Un préambule historiographique les précède (p. 7-14), où rien d'essentiel ne me semble manquer, si ce n'est une référence aux travaux sur la *furūsiyya* (mais j'y reviendrai), ainsi qu'aux réflexions de Jean-Claude Garcin. Ainsi, dans un article paru en 1988 [5], l'historien français tordait paisiblement le cou aux analyses de Patricia Crone et surtout de Daniel Pipes [6], qui décrivaient un système mamelouk étroitement lié aux « échecs de l'islam » ; Daniel Pipes avait même avancé l'idée hasardeuse d'un « rapport spécifique entre l'Islam et l'esclave armé [7] ». Encore cette absence se justifie-t-elle par le fait qu'Étienne de La Vaissière se consacre exclusivement à l'époque préislamique et aux débuts de l'islam (son propos prend fin au xe siècle), et à des territoires que les arabisants (il les nomme « islamisants ») connaissent souvent mal et à travers le seul prisme (forcément déformé) des sources arabo-persanes.

À ces arabisants, la lecture de la première partie sera particulièrement précieuse ; elle leur permettra de mieux comprendre les conditions de la conquête et de l'islamisation de l'Asie centrale par les premiers musulmans. C'est tout spécialement à la Transoxiane, alors sous l'influence de la Sogdiane, qu'Étienne de La Vaissière s'attache. Il montre qu'une noblesse puissante et nombreuse la domine, largement liée aux Turcs nomades qui, à partir du milieu du vie siècle, ont constitué des groupements puissants, au nord. Cette noblesse est désunie, et à l'arrivée de l'islam, au viiie siècle, de multiples « cités-États rivales » (p. 24) sont signalées. Peut-être sont-elles dominées par Samarcande, dont le roi prétend « (à nouveau ?), à partir du milieu du viie siècle, au titre de roi sogdien » (p. 27). Toujours est-il qu'à l'arrivée des armées arabes, la « royauté est une création récente, limitée et fragile »,

(1) Connu surtout des arabisants pour ses travaux sur l'histoire du Proche-Orient à l'époque des croisades, Hamilton A. R. Gibb est aussi l'auteur d'un important *The Arab Conquest in Central Asia*, Londres, The Royal Asiatic Society, 1923.

(2) Romain Rolland, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (xvie-xviie siècle)*, Paris, Seuil, 2011.

(3) Concernant l'arabe, seule de ces langues que je maîtrise suffisamment, quelques erreurs devront être corrigées, lors d'une réédition. Ainsi, l'on trouve tout autant « al-Sughd » qu'« al-Ṣughd ». Cf. p. 34, 37, 51, 65. Aussi, p. 219 et suivantes, *iṣṭinā'* est transcrit *iṣṭanā'* et non *iṣṭinā'*. L'auteur s'attache pourtant assez longuement (mais sans recourir aux ouvrages de lexicographie arabe comme le *Lisān al-'Arab)* à expliquer que Daniel Pipes (*Slave Soldiers and Islam : the Genesis of a Military System*, New Haven, Yale University Press, 1981, p. 149), comme avant lui P. G. Forand (« The Relation of the Slave and the Client to the Master or Patron in Medieval Islam », *IJMES* 2, 1971, p. 59-66) ont mal traduit *iṣṭana'a* et donc *iṣṭinā'*. Il faut souligner, également, que l'espace insécable après la lettre *wāw* n'est jamais respecté.

(4) Fukuzo Amabe, *The Emergence of the 'Abbasid Autocracy. The 'Abbasid Army, Khurasan and Adharbayjan*, Kyoto, Kyto UP, 1995.

(5) « Le système militaire mamluk et le blocage de la société musulmane médiévale », *Annales islamologiques* 24, 1988, p. 93-110. Signalons, aussi, de Reuven Amitai, « The *Mamlūk* Institution, or One Thousand Years of Military Slavery in the Islamic World », dans L. Ch. Brown et Ph. D. Morgan (éd.), *Arming Slaves*, New Haven et Londres, Yale UP, 2006, p. 40-78.

(6) Patricia Crone, *Slaves on Horses : The Evolution of the Islamic Polity*, Cambridge et New York, CUP, 1980 ; Daniel Pipes, *op. cit.*

(7) Garcin, « Système mameluk », p. 96.

BCAI 27 (2012) De La Vaissière Étienne: Samarcande et Samarra. Élites d'Asie centrale dans l'Empire abbasside., recensé par A. Zouache
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et ne constitue donc pas une force capable de faire face aux nouveaux arrivants.

À cette royauté fragile correspond probablement (les sources sont très pauvres) « une structure nobiliaire à la fois décentralisée et très bien intégrée » (p. 38). Peut-on, parmi les nobles, distinguer des « seigneurs principaux » et des « nobles de plus petite envergure » ? C'est ce que paraissent montrer les textes arabes, où l'on retrouve à plusieurs reprises l'expression *awlād mulūk al-Suġd*, dont Étienne de La Vaissière tend à penser (mais là encore, les sources sont rares et elliptiques) qu'elle pourrait désigner de nombreux « cadets de familles spécialisés dans le métier des armes », des « cavaliers nobles » (p. 33) dévolus au métier des armes car écartés de la gestion des terres, réservée aux branches aînées. L'hypothèse est séduisante, de même que le parallèle (implicite) avec la féodalité occidentale, mais difficile à étayer. Il faut dire qu'on « ignore tout des modes de transmission des propriétés foncières », et que l'on est réduit à « supposer qu'une partie importante des descendants de familles nobles devaient trouver d'autres sources de revenus que la gestion des terres, réservée hypothétiquement aux branches aînées » (p. 35). De ces descendants, des « chevaliers de fortune », l'historien trouve trace loin de l'Asie centrale, en Chine comme en Syrie, où selon Ṭabarī un certain Īrāk al-Suġdī combat en 126/742-743 au service de Sulaymān b. Hišām, dont on sait (mais Étienne de La Vaissière ne le précise pas) qu'il aurait possédé une armée personnelle de plusieurs milliers d'hommes (le chiffre de 5 000 hommes est parfois avancé), les Ḏakwāniyya [8].

C'est donc à cette noblesse que les musulmans sont confrontés, à leur arrivée en Sogdiane. Au moins partiellement « turquifiée » (p. 38), elle entretient donc, contrairement à la noblesse sassanide, des « liens [étroits] avec le monde nomade » (p. 38-44). Sans doute ces liens expliquent-il au moins partiellement sa capacité de résistance. La conquête (réalisée par Qutayba b. Muslim à partir de 705) n'est ni aisée, ni facilement acceptée par les Sogdiens, comme en témoignent les appels à l'aide à l'empereur chinois. Mais les nouveaux venus – qu'un texte chinois décrit, en 718, être en mesure de dresser trois cents balistes devant une ville –, s'insèrent rapidement au jeu géopolitique local et en tirent avantage. Comme tous les conquérants (ainsi les croisés au Proche-Orient), ils se rendent indispensables à des pouvoirs en mal de légitimité ou faibles, qui en faisant appel à eux leur permettent de s'implanter durablement sur des terres *a priori* hostiles.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les califes fassent appel aux nobles sogdiens, qui jouent un rôle important en Irak, pendant le premier siècle abbasside. Certes, les sources sont si pauvres qu'il est difficile de savoir comment ils parviennent à se maintenir, en Sogdiane même, malgré la décimation voulue par Abū Muslim. Étienne de La Vaissière suppose que la noblesse conserve le contrôle de la terre et dès lors des hommes, et qu'elle en tire un « pouvoir de mobilisation des hommes supérieur à ce que l'on trouve dans le reste du monde iranien » (p. 124). Cela lui permet d'entretenir – encore au milieu du IXe siècle – une « partie de (son) identité culturelle propre » (p. 137) : rien ne permet de penser que le ralliement à l'islam sonne brutalement le glas de cette identité. C'est seulement après 840 que l'on peut parler, selon l'auteur, d'une rupture « définitive et totale avec la culture pré-islamique » (p. 138).

En Irak, ces nobles ne sont pas vraiment dépaysés. Ils y côtoient, en particulier, les *chākar* « institution militaire qui fait elle aussi le voyage de Samarcande à Samarra » (p. 59). Dans les textes arabes, on trouve mention d'*al-šākiriyya* et d'*al-šākirī*, termes que par commodité l'on s'était parfois résolu à traduire « mercenaire [9] », pour désigner des soldats (des cavaliers) professionnels ou semi-professionnels ayant rejoint les armées musulmanes. Mohsen Zakeri [10] y voyait l'un des termes (*ġulām/ġilmān ; mamlūk/mamālīk ; šākir ; ʻabd/ʻabīd ; fatā/fityān*) désignant les corps auxiliaires qui se joignirent très tôt aux armées musulmanes, sous l'influence des pratiques sassanides. Après avoir passé en revue tous les éléments du dossier (p. 59-88), Étienne de La Vaissière propose plutôt de définir l'institution comme « une chevalerie sans condition de noblesse, un système transversal aux multiples principautés sogdiennes, peut-être une version transformée des *comitatus* steppiques, adaptée à la société sédentaire sogdienne » (p. 87). Les *chākar* auraient donc été des soldats d'élite, du type de ces « seigneurs de la guerre » à cheval, qui allaient bientôt régner en maîtres sur l'ensemble des champs de bataille d'Occident et d'Orient. Dans le cas sogdien,

(8) Des *mawālī*, selon M. A. Shaban (*Islamic History. A New Interpretation, A. D. 600-750 (A. H. 132)*, Cambridge, CUP, 1971, p. 147 (recrutés en Djéziré), 157 et 161-2. En dernier lieu, cf. Gordon, *op. cit.*, n°16 et 17 p. 256.

(9) Ainsi Armand Abel « Terre d'islam », dans *Gouvernés et gouvernants. Recueils de la Société Jean-Bodin pour l'histoire comparative des institutions* xxii, *Première partie. Synthèse générale, civilisations archaïques, islamiques et orientales*, Bruxelles, éd. de la Librairie encyclopédique, 1969, p. 368.

(10) Mohsen Zakery, *Sasanid Soldiers in Early Muslim Society : the Origins of ʻAyyārān and Futuwwa*, Wiesbaden, Harrasowitz, 1995, p. 182 : "At times these terms were used interchangeably and it is not always possible to make a clear distinction between them. However, often they specify a body of armed men personally attached to a patron, or formed an elite militia".

BCAI 27 (2012) De La Vaissière Étienne: Samarcande et Samarra. Élites d'Asie centrale dans l'Empire abbasside., recensé par A. Zouache
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les nobles et les rois les éduquent, les équipent et les entretiennent ; en outre, ils les adoptent fictivement, sans doute afin de s'assurer de leur fidélité.

L'institution des *chākar* est loin d'avoir épuisé les chercheurs – une année avant la publication de *Samarcande et Samarra*, Takashi Osawa était revenu sur l'emploi du terme en contexte turc (11) – notamment parce que son origine est incertaine. De La Vaissière doute qu'elle soit turque, même si « des *chākar* ont pu être Turcs, ou plus précisément des Turcs sogdianisés » (p. 106). De même, l'esclavage militaire qui fera le bonheur des califes abbasside est « totalement inconnu dans la steppe » (p. 107). Les sources font bien état de pratiques esclavagistes turques et sogdiennes, mais en contexte domestique. D'esclaves – soldats, il ne semble pas même question dans la société sogdienne, qui, pourtant, est une société esclavagiste « dès avant la période musulmane » (p. 109). L'on ne peut rien affirmer de plus : l'on « ignore tout des tâches que les esclaves pouvaient [y] accomplir » (p. 110).

En tout état de cause, le transfert de personnel militaire centre-asiatique dans les armées musulmanes a bien été précoce, participant à la diffusion des modes d'organisation et de combat centre-asiatiques aux armées de l'islam stationnées au Khorassan puis transportées au cœur du califat – Bagdad et l'Irak, après la « révolution abbasside ». Outre les *chākar*, un corps original, mené à Bagdad par Faḍl b. Yaḥyā al-Barmak (gouverneur du Khorassan en 794-795), suscite tout particulièrement l'intérêt d'Étienne de La Vaissière. Ṭabarī est le seul à décrire et à nommer ce corps (*al-karnabiya*). Patricia Crone en avait fait un exemple du recours aux soldats *mawālī*. Étienne de La Vaissière préfère, avec Frantz Grenet, attribuer une étymologie sogdienne (*Keranpā : « garde-frontière ») au vocable, et considérer que ce corps dénote simplement l'incorporation de troupes fraîches au califat.

(11) Takashi Osawa, « Aspects of Old Turkic Social System Based on Fictitious Kinship (the analysis of a term <kul (slave)> in Orkhon-Yenisei epitaphs) », dans Elena B. Boikova et Rostislav B. Rybakov (éd.), *Kinship in the Altaic World. Proceedings of the 48th PIAC*, Wiesbaden, Harrasowitz Verlag, 2006, p. 219-230, et notamment p. 226-228. Il conclut, p. 227 : "And in my view, [the term] can be interpreted as a soldier who is a servant of Old Turkic khagans or Uyghur khagans with loyalty and the relationship of fictitious kinship as well as the second meaning of <kul>. Thus we can consider that Old Turkic society was composed of human relations based on fictitious kinship expressed by the Old Turkic term <kul> or Sogdian term <*Chakar>, which originally means slave, servant. This research should be cautiously continued in future analyzing the difference from other kinshi such as <Nökör>ture analyzing the difference from other kinship terminology such as <nökör> in the Mongol Empire or <gulam>, <mamluk>, <Kapikulu> of the Islamic periods from the philological and historical poins of views".

Mais – et la deuxième partie de l'ouvrage le montre aisément – l'influence centre-asiatique prend une tout autre ampleur à partir du calife al-Ma'mūn (r. 813-833), qui séjourne huit ans à Merv et possède une connaissance profonde de l'Asie centrale. Désormais, les Turcs ont une place dans l'armée en tant que groupe, et, nouveauté, parmi les Turcs qui sont rassemblés en nombre dans l'entourage du calife, l'on compte des « captifs de guerre réduits en esclavage » (p. 161). Bientôt, selon la vulgate orientaliste, al-Muʿtaṣim (r. 218-227/833-842) va créer une garde de mamelouks. Déjà actif sous son frère al-Ma'mūn, al-Muʿtaṣim aurait systématisé sa politique et constitué un corps d'esclaves-soldats, alternativement nommés *ġilmān* (sg. *ġulām*) ou *mamālīk* (sg. *mamlūk*). En les installant à Samarra et en les faisant soigneusement éduquer/entraîner, le calife se serait assuré de leur fidélité.

Ce « paradigme mamelouk » a subi de nombreuses critiques depuis une trentaine d'années. Il faut dire que les sources sont peu nombreuses (deux extraits du *Kitāb al-buldān* d'al-Yaʿqūbī sont à la base du paradigme), et qu'elles n'ont pas été utilisées sans arrière-pensée idéologique (par Daniel Pipes en particulier). Contrairement à M. A. Shaban et à F. Amabe, Étienne de La Vaissière ne nie pas l'achat d'esclaves turcs ; simplement, il souligne qu'il n'est jamais question de l'âge des captifs achetés, dans les textes arabes généralement invoqués par les tenants du paradigme : rien « dans l'ensemble des sources disponibles sur les achats d'esclaves turcs sous Muʿtaṣim ou ses successeurs ne permet de parler d'achats d'enfants ou d'adolescents » (p. 213). D'ailleurs, dans la nouvelle ville califale (Samarra), il n'y a pas trace de lieux de casernement qui auraient été consacrés aux « nombreux jeunes esclaves achetés en Asie centrale et, par hypothèse, amenés de force à Samarra pour y subir un entraînement extrêmement rigoureux » (p. 217). L'archéologie de la ville ne reflète pas l'existence de deux catégories de Turcs, les jeunes garçons coupés de tous leurs liens d'une part, les guerriers formés et mariés de l'autre ; l'on ne peut y repérer, en particulier, de bâtiments collectifs.

Étienne de La Vaissière pointe là notre méconnaissance de tout ce qui touche à la formation et à l'entraînement des soldats. Pas plus que ses devanciers (Ayalon, Crone, Pipes, Amabe, Gordon…), il ne fait appel aux manuels de *furūsiyya*, où il en est pourtant question. Encore mal connue, l'institution dite de la *furūsiyya*, marquée par un système sophistiqué de formation et d'entraînement à l'art militaire, semble naître dans la deuxième moitié du IIe/VIIIe siècle, d'abord sous l'impulsion des élites militaires centre-asiatiques, et singulièrement khorassanienne – Ibn Aḫī Ḥizām (m. dernier quart

BCAI 27 (2012) De La Vaissière Étienne: Samarcande et Samarra. Élites d'Asie centrale dans l'Empire abbasside., recensé par A. Zouache
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

du IIIe/IXe s.), souvent considéré comme le plus grand maître ès-*furūsiyya*, est par exemple originaire de la province du Khuṭṭal (région de la rive droite de l'Oxus supérieur [12]). Héritière de traditions arabe, byzantine, persane et centre-asiatique, cette institution paraît être étroitement liée au paradigme mamelouk. Des manuels la diffusent ; il y a quelques années, Shihab al-Sarraf a montré qu'un grand nombre de ces manuels avaient été rédigés à l'époque abbasside [13]. Ainsi, al-Harṯamī al-Šaʿrānī compose pour le calife al-Ma'mūn, selon Ibn al-Nadīm dans le *Fihrist* [14] un monumental *Kitāb al-ḥiyal wa l-makā'id fī al-ḥurūb*, dont seule une version abrégée, le *Muḫtaṣar siyāsat al-ḥurūb*, a traversé les siècles [15]. D'autres textes suivront, partiellement conservés dans des manuels rédigés plus tardivement, à l'époque mamelouke.

À partir de la fin du IIIe/IXe siècle, la *furūsiyya* s'épanouit, alors même, si l'on suit la chronologie proposée par Étienne de La Vaissière, que le système mamelouk s'impose et rayonne, sous l'impulsion d'al-Muwaffaq (m. 892) et de son fils al-Muʿtaḍid (m. 902). En effet, si les « données démographiques » qu'il met en avant (p. 238-253) ne sont guère convaincantes, l'on peut souscrire à l'idée selon laquelle c'est à la suite de l'échec du projet de Samarra (« regrouper autour du calife des troupes hautement qualifiées venues de loin sous la direction de leurs nobles », p. 262) que le système mamelouk est réellement mis en place. Sous al-Muwaffaq et al-Muʿtaḍid la dissolution du système de Samarra, qui a vu plusieurs califes se faire assassiner, donne naissance à un système destiné à marquer l'histoire des mondes musulmans. Pour « assurer l'obéissance », l'esclavage est devenu essentiel.

On le voit, cet ouvrage constitue un apport majeur au renouvellement en cours de l'historiographie des débuts de l'islam. Étienne de La Vaissière montre *par l'exemple* tout ce qu'une relecture fine des sources arabo-persanes, sogdiennes et chinoises peut apporter, quant au poids de l'élément centre-asiatique dans l'islam des premiers siècles. Il confirme, aussi, que le « phénomène mamelouk » doit être historicisé pour être mieux compris. C'est en revenant sur le rôle et l'importance des mamelouks dans chacune des sociétés musulmanes que leur poids réel pourra être correctement mesuré.

Abbès Zouache
Cnrs - Lyon

(12) Cf. EI2, s. v. « Khuttalān, Khuttal », par C. E. Bosworth.
(13) Voir notamment son article, « Mamluk Furūsīyah Literature and Its Antecedents », *Mamluk Studies Review* VIII/1, 2004, p. 141-200.
(14) Cf. Abbès Zouache, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174. Analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, Damas, Ifpo, 2008, p. 54.
(15) Éd. 'Abd al-Ru'ūf 'Awn, Le Caire, 1964. J'ai préparé une traduction française de ce traité.

BCAI 27 (2012) De La Vaissière Étienne: Samarcande et Samarra. Élites d'Asie centrale dans l'Empire abbasside., recensé par A. Zouache
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net